

9 février 1906

À mesure qu'elle approchait du port, l'odeur du sel et du bois humide montait à ses narines, âcre. Un lourd brouillard recouvrait l'eau, mêlé de vapeur et de charbon. Les silhouettes des navires se devinaient à peine, fantomatiques. Et puis elle aperçut la cohue sur le quai : familles entières agglutinées autour de ballots de fortune, mères serrant leurs enfants contre elles, hommes tendus, les visages burinés, les yeux hagards. Elle n'était pas seule à fuir. Un haut-le-cœur la saisit. Était-elle folle ? Devait-elle vraiment monter sur ce bateau, enceinte, seule, sans argent, sans Simone pour l'attendre de l'autre côté de l'océan ?

Mais, au fond d'elle, une voix ancienne, têtue, murmurait : Ne reste pas. Ne meurs pas ici. Rien ne te retient. Elle inspira profondément. Le froid brûla ses poumons. Elle baissa la tête et se mêla à la foule. Ses doigts agrippaient son ventre, comme pour y puiser du courage.

Quand vint leur tour, Elisabetta présenta leurs billets d'une main tremblante. Lorsque le marin saisit son billet, Francesca baissa les yeux, le cœur battant. Le marin l'attrapa entre ses doigts sales, le parcourut d'un œil, gronda quelque chose d'incompréhensible, puis la poussa d'une main rude sur l'épaule. Elle gravit la passerelle, chaque pas résonnant creux sur les planches gelées, tandis qu'Elisabetta et Fiammetta avançaient juste devant elle. À mi-chemin, elle s'arrêta une seconde pour regarder derrière elle.

Le port de Palerme était un fourmillement gris, mangé par la brume. La Sicile, sa terre, son enfance, Laura, son passé... tout s'effaçait dans ce brouillard d'hiver. Elle refoula un sanglot. Puis elle reprit sa marche, sans se retourner.

À l'intérieur du bateau, l'air était étouffant. L'odeur d'huile rance, de corps serrés, de bois moisi lui soulevait l'estomac. Les cris d'enfants, les pleurs, le grincement des câbles lui vrillaient la tête... Le pont vibrait sous ses pieds. Francesca resserra son châle sur ses épaules, défiant le vent marin qui tourbillonnait autour d'elle, et s'avança jusqu'à la rambarde. Derrière elle, la Sicile était déjà avalée par la brume.

Elle avait quitté la terre où elle était née, où elle avait appris à lutter pour une bouchée de pain, pour un regard tendre, pour un nom. Rien de ce qu'elle avait laissé derrière elle ne lui appartenait vraiment. Ni un foyer, ni une famille, seulement des souvenirs, flottant désormais à la surface de l'eau.

Devant elle, la mer s'étendait, immense, d'un gris infini, mêlé de reflets déchirés. Quelque part, au-delà de cet horizon tremblant, il y avait l'Amérique.

Dans son dos, les cris des enfants, les jurons rauques des hommes, les prières des femmes formaient un même murmure épuisé, ballotté par le roulis du bateau. Francesca n'écoutait pas. Elle fixait l'horizon. Elle voulait graver en elle cet instant où tout était encore possible, avant que la traversée ne la brise, avant que l'Amérique ne la dévore ou ne l'accueille, bras grands ouverts.

(fin de la dictée)

(suite du texte) Elle inspira profondément, emplissant ses poumons de cet air lourd de sel, de peur et d'espoir. Puis elle ferma les yeux un moment, comme pour sceller un pacte silencieux avec elle-même.

Elle ne serait pas seulement une passagère sans nom parmi des milliers. Elle planterait ses racines sur cette terre nouvelle, à la force des poignets, à la force du cœur.

Quand elle rouvrit les yeux, une larme roula sur sa joue. Non de chagrin. Mais de défi.

Elle posa une main sur son ventre et pensa : Je te promets que nous y arriverons.

Le vent s'engouffra dans ses cheveux, et la promesse s'envola jusque dans l'immensité du ciel...